

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La crise des langues (textes colligés et présentés par Jacques Maurais)
Québec, Conseil de la langue française, Paris, Le Robert, 1985,
490 pages.

Jean-Marcel

Number 41, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39834ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jean-Marcel (1986). Review of [La crise des langues (textes colligés et présentés par Jacques Maurais) : québec, Conseil de la langue française, Paris, Le Robert, 1985, 490 pages.] *Lettres québécoises*, (41), 82–83.

Tous droits réservés © Les Éditions Jumonville, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La crise des langues

(textes colligés et présentés par Jacques Maurais),

Québec, Conseil de la langue française; Paris, Le Robert, 1985, 490 pages.

Ce livre est à lui seul un événement. Non parce qu'il est excellent (ce qu'il est d'abord), mais parce qu'il est actuellement *unique* dans la production des études linguistiques mondiales. Aussi, faut-il louer le Conseil de la langue française du Québec d'en avoir eu l'heureuse initiative, et en particulier son linguiste en titre Jacques Maurais qui en a conçu l'ensemble et a commandé à travers le monde, pour la première fois, des études enfin scientifiques sur la difficile question de ce qu'il est convenu d'appeler désormais «la crise des langues». Voici de quoi il s'agit.

Le Québec est assez familier (depuis toujours, pourrait-on dire) avec ce qu'on y nomme la «question linguistique», bientôt relayée (après l'adoption de la *Charte de la langue française*) par la problématique de la «qualité de la langue». Or, il apparaissait de mieux en mieux aux yeux de quelques observateurs québécois que ce que l'on considérait ici comme un état de «crise» de la langue, se manifestait et se trouvait également perçu comme tel un peu partout dans le monde. Il s'agissait donc ainsi, par cette initiative, non seulement de «dédramatiser» en quelque sorte la crise à laquelle nous assistions ici depuis si longtemps, mais de faire apparaître d'un seul tenant (pour la première fois dans l'histoire de la jeune sociolinguistique) la *réalité* que pouvait représenter cette crise à l'échelle de la planète. Il en résulte concrètement des données désormais assez précises, que le collectif du CLF ordonne comme suit, par langue (chacune ayant sa ou ses contributions propres): le français (France, Québec, Suisse, Belgique); l'anglais (USA, Commonwealth); l'allemand (République fédérale d'Allemagne, République démocratique allemande); le flamand (Belgique); les langues scandinaves (Norvège, Danemark, Suède); le serbo-croate (Yougoslavie — deux contributions); l'espagnol (Espagne, Uruguay, Mexique); le catalan (Espagne); le basque (France, Espagne); le hongrois (Hongrie); l'hébreu (Israël); le coréen (Corée du Nord essentiellement); le chinois (Chine — ici, pour la première

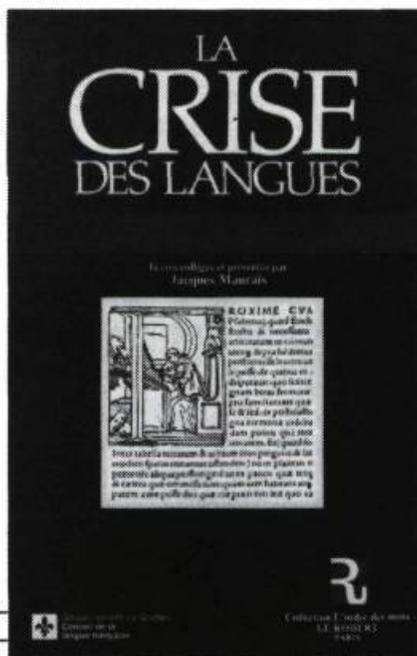
fois en Occident, un article — admirable — d'un linguiste chinois); l'indonésien (Indonésie); le portugais (Brésil).

On est ébahi d'une telle diversité, qui recouvre les grandes aires linguistiques du monde tout en n'oubliant pas les «petites langues» en difficulté particulière; cela dit, même si l'on peut se prendre à regretter quelques absences, moins dues sans doute à la négligence ou à l'oubli qu'à la défection de collaborateurs (ainsi pour l'italien, l'arabe, le turc, le grec et tant d'autres pour ne nommer que les langues où sont intervenues des réformes historiques récentes qui ont sûrement entraîné quelque conséquence d'importance).

Quoi qu'il en soit, l'échantillonnage est suffisant pour nous permettre de nous former une image assez exacte de ce qu'il faut désormais entendre par «crise des langues». Il en ressort en gros ceci. De toutes les aires linguistiques représentées émerge sans conteste, depuis vingt ou trente ans de façon plus précise, un discours alarmiste et inquiet sur l'état de la qualité de telle ou telle langue. L'universalité du phénomène est désormais un fait d'évidence — il n'est peut-être pas toujours nouveau comme en fait foi un amusant appendice qui fait remonter à 1689, pour le français, des déclarations qui pourraient être d'aujourd'hui. Aucune des vingt-cinq contributions à ce collectif

(articles, et appendice compris) ne fait réellement état d'un seul cas où le discours récent sur la langue ne soit pas d'une façon ou d'une autre quelque peu apocalyptique. On se dit, après tout, dans ce Québec où on l'a si fréquemment entendu, que nous voici en forte et bonne compagnie: le monde entier reconnaît que l'état de la langue (quelle qu'elle soit) n'est plus le même qu'il y a seulement un quart de siècle. Et c'est pour interpréter les causes de cet état que se manifestent ici les divergences: ici, l'on désigne la prépondérance universelle d'une langue impériale (toujours la même); là, l'institution scolaire ou la formation des maîtres; ailleurs, la toute-puissance des médias de masses; ici encore, la démocratisation de l'enseignement qui aurait donné lieu à l'émiettement des pédagogies d'apprentissage; partout, le renversement des valeurs de tradition. Partout aussi (du chinois à l'anglais) un accent démesurément placé sur la difficulté (universelle) de l'orthographe.

Il reste qu'après ce constat accablant, après avoir reconnu qu'il existe dans chacun de leurs pays un discours particulièrement pessimiste sur l'état de la langue (ou plutôt de l'usage que l'on en fait, surtout en milieu scolaire), la plupart des collaborateurs s'ingénieront à trouver mille raisons pour soutenir que ce n'est peut-être pas plus mal qu'il y a un siècle (mais comment savoir?) et qu'il n'y a peut-être pas lieu de parler de crise. Peut-être! Et il est vrai qu'à peu près nulle part (sauf au Québec et en France), il n'existe d'instruments suffisamment affûtés qui permettent de mesurer la «détérioration» (s'il y a) de la performance linguistique sur une échelle de quelque importance (quarante ou cinquante ans). Il ne suffit donc pas d'entendre dire «qu'on n'écrit plus comme nos grands-mères» pour affirmer qu'il y a crise. Non plus que le contraire pour l'infirmier. Chacun peut savoir d'une moyenne expérience, non pas que l'orthographe se perd (ce que, sans mesure, l'on ne saurait affirmer valablement), mais que la *fonction du langage*, dans le monde qui est à notre portée, a subi sous nos yeux (ou sous nos oreilles, comme vous vou-



drez) des mutations que l'on est en droit d'interroger. Que ce phénomène soit aussi universel nous donne encore plus de droit à la réflexion.

Cette langue incohérente, affaiblie, sans rigueur, dont parle le discours de la crise serait donc la synecdoque d'un univers à la structure absente. (J.M. Klinkenberg, Belgique, p. 135)

À la fin d'un article-synthèse où il ausculte tout ce qui vient d'être dit par ses collaborateurs de cette somme, Alain Rey conclut avec pertinence: «La crise des langues n'est qu'un aspect de la crise — permanente — des sociétés, et peut-être une manière d'en masquer en partie la nature essentiellement politique.» (p. 452)

De cette brillante et paradoxale formulation, on ne saurait inférer toutefois qu'il n'y a pas *crise*, mais que son *aspect* proprement linguistique mériterait d'être scruté en profondeur. Car, si cette crise est «permanente», il semble qu'elle le soit aujourd'hui un peu plus, tout de même, qu'hier... Il est en effet assez étrange que cette crise se manifeste partout à la fois, au même moment, à travers des discours, divers certes, mais somme toute assez ressemblants. C'est qu'elle est liée, à n'en pas douter, à la crise même de la civilisation et de ses assises techno-économiques. Ce que Orwell déjà dénonçait dans la «novlangue» de son 1984, c'était précisément qu'elle présentait tous les caractères d'une manipulation hautement concertée. Or, il ne fait plus de doute que la crise des langues, révélée à travers les malaises d'une lutte entre laxisme et purisme, signifie plus que ce qu'elle est. Elle est un syndrome. L'un des collaborateurs emploie d'ailleurs l'expression de «syndrome du *chewing-gum*». Or, dans cette nouvelle «maladie» aussi récente que le sida, et pour utiliser le dernier beau vers du *Speak white* de Michèle Lalonde, «nous savons désormais que nous ne sommes pas seuls». De la savoir est presque le commencement d'une satisfaction, du moins d'une certaine sagesse.

Ce livre est aussi un événement parce qu'il constitue, sans le vouloir, et se lit comme une sorte de roman du monde immédiatement contemporain. □

Jean-Marcel

Le livre de la connaissance

de **Gérald Robitaille**

«Que sais-je?» nous enseigne en ses *Essais Montaigne...*

J'ai rarement lu un fou aussi lucide, à part peut-être le surhumain Shakespeare en qui le souvent bizarre Tolstoï voyait le pire insensé. J'ai rarement lu un imaginaire aussi extravagant, à part peut-être Rabelais débordant de sagesse et l'ami des plus grands esprits de son époque.

Mais de qui puis-je ainsi parler sans paraître moi-même un peu dérangé ou tout à fait fêlé? Autre invraisemblance, je parle d'un auteur québécois qui en 1964 avait publié en anglais et en France son tout premier livre qu'il a lui-même traduit en sa propre langue maternelle. En effet c'est en 1985 seulement que *The Book of Knowledge*, titre typiquement anglais, a paru à Montréal sous le titre humaniste *Le livre de la connaissance*¹.

Roman ou essai, qu'importe: c'est d'abord un livre des fantasmes. Malgré l'insistance érotique, ces fantasmes sont infiniment culturels et humains. Fantasmes au surplus aussi philosophiques que poétiques. En une confession sans retenue où pourtant la truculence ne sombre pas dans la simple pornographie. Il s'agit toujours des cogitations d'un rêveur tantôt exaspéré et tantôt logicien. Sorte de Journal d'un fou, délirant au point d'avouer ingénument et crûment ce que personne n'avoue ou n'a la perspicacité de s'avouer.

Je ne retiens que l'homme singulier qui se cherche en même temps qu'il analyse l'humain tout entier. Je suis stupéfait devant maintes outrances, mais surtout émerveillé des vérités plus subconscientes que conscientes chez tout individu ordinaire. Peut-on devenir trop humain en proclamant l'invraisemblance ressentie par qui fait fi des ostracismes? *Le livre de la connaissance* est celui de la recherche continuelle de soi-même et d'autrui.

Rêver tout haut n'est pas dire ce qui est, mais ce qui pourrait être. Le souhaitable et la fantaisie sont plus cogités abs-

traitement que concrétisables ou même admissibles en principe par un humain équilibré. Prendre ses rêves pour la réalité, rien n'est plus banal. Mais prendre ses fantasmes non contrôlés pour des réalités applicables, rien n'est plus tragique.

J'entends penser l'auteur dans un tourbillon qui se change en ouragan. Le monologue du murmure intérieur se répercute en un dialogue pour tous les lecteurs attentifs avec calme ou réceptifs avec inquiétude. Étrange litanie que ce déroulement — qui pourrait être interminable — de confidences à soi-même.

Comment ne pas citer trois opinions qui me semblent aussi énormes que méritées, du moins selon moi aussi, toujours concernant *Le livre de la connaissance*? Cela n'est pas moins vrai parce que c'est transcrit au dos du livre. Commençons par le «Dieu-le-Père» de l'auteur, Henry Miller: «C'est mon opinion, en toute humilité, que Gérald Robitaille, possède cette chose rare qu'on appelle le génie. [...] Il peut écrire comme un sage, un poète, un enragé, ou comme Jésus II.»

Et Jean Cayrol: «Il y a des passages qui ne sont pas seulement inspirés par l'appétit amoureux mais par un pur et simple cannibalisme. Ils en deviennent beaux et terrifiants.» Et enfin mon ami François Hertel qui n'était guère complimenteur, tout au contraire: «Ce n'est pas tant une oeuvre littéraire et philosophique qu'un document humain, sincère, brutal, bouleversant dans son amère franchise.» □

Henri TRANQUILLE

1. Gérald Robitaille, *Le livre de la connaissance*, 1985, Éditions Nouvelle Optique, 155 p.